



Craig Johnson

CRAIG JOHNSON a grandi dans une petite ville du Midwest qui, malheureusement pour sa mère, était traversée par une voie ferrée. À l'âge de huit ans, il profite du fait que le train ralentit à chaque passage pour embarquer clandestinement. C'est sa première escapade dans le vaste monde qui s'achève lorsque son père, après avoir parcouru près de six cents kilomètres, vient le récupérer dans une gare de triage où le garnement a été repéré.

Après ses études, c'est chargé d'un sac de surplus de l'armée et d'un pistolet semi-automatique Colt que Craig se rend dans l'Ouest en auto-stop. Petit-fils de forgeron, il n'a pas de mal à se faire embaucher dans plusieurs ranchs du Montana et du Wyoming, et il fait même quelques incursions dans l'univers du rodéo. Il se débrouille plutôt bien aux épreuves de dressage, mais son lancer de lasso est assez minable.

Par la suite, il se balade pas mal à travers les États-Unis: après l'obtention d'un doctorat d'études dramatiques, il devient pêcheur professionnel, chauffeur routier, charpentier ou cow-boy. Il enseigne également à l'université et fait un temps partie de la police de New York avant de se consacrer pleinement à l'écriture.

CRAIG JOHNSON

Son premier roman, *Little Bird* (*The Cold Dish* en v.o.), paraît en 2005 aux États-Unis. Il met en scène le shérif Walt Longmire et constitue le premier volet d'une saga qui compte à ce jour sept titres et fait régulièrement partie des best-sellers aux États-Unis. Le huitième roman de la série y sera publié au printemps 2012.

La série *Longmire*, adaptation de l'univers de Craig Johnson sur petit écran, est actuellement en cours de tournage et sera diffusée aux États-Unis sur la chaîne A&E en 2012.

Craig vit avec sa femme, Judy, au pied des Bighorn Mountains, dans le Wyoming. Son ranch est situé à la confluence des rivières Clear Creek et Piney Creek, à la sortie de Ucross, population 25 habitants. Il n'y a pas de voie ferrée.

BIBLIOGRAPHIE :

Little Bird, Gallmeister, 2009 ; totem, 2011.

Le Camp des Morts, Gallmeister, 2010 ; totem, 2012.

L'Indien blanc, Gallmeister, 2011.

Enfants de poussière, Gallmeister, 2012.

Craig Johnson

INCENDIAIRE

Nouvelle

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister



Titre original:
Firebug

Copyright © 2010 by Craig Johnson
Used by permission of the author.
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011
pour la traduction française



LE VISITEUR IGNORANT OU IMPRUDENT qui se risque dans le comté d’Absaroka, dans le Wyoming, au moment des fêtes de fin d’année peut être tenté de choisir l’Euskadi Bar, le Centennial, ou même le Red Pony, l’établissement de mon grand ami Henry Standing Bear, de préférence au Foyer des Personnes dépendantes de Durant, s’il cède au snobisme irrévérencieux de la jeunesse ou s’il pense que la boisson, la cuisine et l’atmosphère générale seraient peut-être plus agréables dans ces autres lieux.

Il aurait complètement tort, bien entendu.

Les anciens du comté d’Absaroka soignent leurs confort et reconforts avec le talent nourri de l’expérience d’avoir survécu à une grande dépression et à deux guerres mondiales. Dans n’importe quel endroit du comté, si quelqu’un peut se trouver à court d’idées, ce ne sera pas ces personnes âgées. Cela fait bien trop longtemps qu’elles sont dans le coin.

L’ancien maire Buddy ‘Bud’ Elkins se planta à côté de la porte à double vantail du placard à balais dans le hall de la maison de retraite, il me tendit un verre de bourbon Pappy Van Winkle et regarda derrière moi, à l’endroit où l’ancien shérif unijambiste contemplait le dernier de mes gambits d’ouverture, le chien à son pied.

— On dirait que t’as réussi à couper le sifflet à Lucian.

Pendant ce dernier quart de siècle, nous avons connu des moments où mon ancien patron et mentor, Lucian Connally, me fichait la paix lors de nos soirées échecs, mais ce soir, ce ne serait pas le cas. Le vieux shérif avait laissé un radiateur trop près des

rideaux dans la chambre 32 et il se voyait contraint de passer le réveillon de la Saint-Sylvestre dans la salle commune, un endroit que, normalement, il évitait comme une maladie vénérienne purulente et invalidante. On avait bien nettoyé et aéré sa chambre, mais Lucian ne pourrait pas réintégrer ses pénates avant minuit ou presque.

J'allais servir de tampon.

Je bus un peu de bourbon et jetai un coup d'œil derrière moi.

— Il est distrait; peu lui importe la musique et le chahut.

Je faisais allusion au trio improvisé de jazz Dixieland qui jouait à côté du sapin de Noël, que je trouvais dangereusement proche des flammes qui dansaient dans la cheminée de briques blondes.

— Il y a ça, et le fait que j'ai appris quelques combinaisons auprès d'un de mes adjoints.

— Ton Indien des Pyrénées?

Je souris devant la remarque politiquement incorrecte de l'ancien maire.

— Saizarbitoria. C'est lui qui se retrouve de service ce soir.

Il but un peu de son Coca.

— Où est la harpie, ton autre adjoint?

— Vic? Elle est rentrée à Philadelphie et elle ne revient qu'après-demain.

— J'aime bien quand tu l'amènes avec toi.

Je hochai la tête.

— Lucian aussi. Il aime bien ses seins.

Son visage marqué par ses quatre-vingt-douze années prit une expression rêveuse, et il tendit le bras pour peloter une rondeur qui n'était pas si imaginaire.

— C'est des jolis nichons, ni trop gros, ni trop petits.

La quasi-totalité des discours de Bud avait un rapport avec l'alcool ou avec les femmes. Aussi longtemps que je me souvenais, Elkins avait toujours été le propriétaire d'un certain nombre de débits de boisson – des discothèques, des bars et des magasins de spiritueux. C'était lui qui m'avait vendu ma première bière, et quant à savoir si j'avais alors l'âge légal, c'était une question que ni lui ni moi n'avions jamais abordée.

Je m'appuyai sur le comptoir qui séparait le hall d'entrée de la pièce principale, et mon regard croisa celui d'une personne qui était assise près de Lucian et qui était la raison pour laquelle Bud se voyait obligé de servir depuis l'extérieur de la pièce de réception. Genevieve McNeil était une presbytérienne incroyablement âgée, aux yeux brillants, avec un penchant marqué pour les chapeaux sophistiqués. Dure et avare de ses paroles, elle gardait un œil sévère sur son Dieu de l'Ancien Testament pour s'assurer qu'*Il* ne déciderait pas tout à coup en douce quelque chose qu'elle serait susceptible de désapprouver comme, par exemple, accorder sa grâce aux catholiques ou permettre aux shérifs de boire en public.

Je la saluai d'un signe de tête, mais elle détourna les yeux et se mit à chuchoter à l'oreille d'une de ses comparses.

En guise de protestation, je bus une autre gorgée de bourbon et, regardant autour de moi, je remarquai des photos en noir et blanc accrochées au mur; la plus proche était celle du terrain de rassemblement de Fort McKinney, où, en 1878, un commandant opportuniste s'était vu attribuer à sa demande la terre de l'agglomération naissante située un peu plus à l'est en vertu du Desert Land Act de 1877. Quelques années plus tard, le commandant Verling Durant était décédé sans se repentir, et son épouse avait hérité de l'acte de propriété de cette ville sans nom. Deux cent cinquante lots furent vendus l'année suivante, y compris celui correspondant au tribunal et à ma prison. Juliet Durant devint soudain une femme très riche et la ville au pied des Bighorn Mountains prit un nouveau nom.

Bud me surprit en train d'observer la photo.

— Toute la ville est née d'un vol et ça s'est pas amélioré depuis.

— Tu es bien placé pour le savoir.

Bud avait exercé les fonctions de maire de Durant pendant six mandats – un record. Je fis un geste en direction des photos encadrées.

— Ça ne fait pas longtemps qu'elles sont là?

Il jeta un regard circulaire dans la pièce, où il me semblait qu'un grand nombre de modifications avaient été faites.

— Elles viennent de cette mine de clichés que ton copain Henry a découverte sur la Réserve. Apparemment, le vieux prêcheur mennonite avait pris aussi des photos de Blancs.

Je tendis mon verre en direction de la bouteille.

— Et si tu veux bien en verser un pour Lucian, je lui apporterai.

— Pourquoi pas. Après tout, c'est lui qui a payé la bouteille.

J'emportai les deux verres jusqu'à la longue table de la salle commune et posai l'un des deux près du coude du vieux shérif, du côté gauche, son préféré.

— Merci mon Dieu, pour ça et pour le fait qu'ils nous balancent pas ces putains de chants de Noël. (Il but une gorgée et, du coin de son œil noir, lança un éclair incandescent vers les musiciens.) Tu veux bien me rendre un service ?

— Lequel ?

— Descends-moi.

Je souris.

— Non.

— C'est tout ce que je veux pour mes vacances, une balle dans la tête. (Il observa l'échiquier et massa le moignon où, autrefois, se trouvait sa jambe.) Saloperie de balle de .37...

— Lucian...

Le trio avait réussi à faire lever quelques couples au bout de la table, à côté du sapin de Noël. Apparemment, tout le monde s'amusait bien, tout le monde sauf une personne.

— Si tu n'aimes pas la salle commune, tu n'avais qu'à pas mettre le feu à ta chambre.

— J'ai pas flanqué le feu à ma foutue chambre. (Il prit une nouvelle gorgée pour étouffer l'esprit de fête ambiant.) Putain de bon Dieu. Ce foutu truc était même pas branché. Ils nous donnent ces machins incendiaires dans c't'aile du bâtiment, parce qu'elle est exposée au vent, mais ils nous mettent déjà le chauffage tellement fort qu'on peut à peine respirer. (Ses yeux se posèrent sur moi.) Tu m'as déjà vu brancher ce radiateur ?

À dire vrai, je ne l'avais jamais vu.

— Peut-être qu'un des employés l'a fait.

— Ces crétins de gagne-petit seraient même pas capables de se brancher un truc dans l'cul avec les deux mains.

Il se tut et je commençai à m'inquiéter. Ses yeux étaient posés sur l'échiquier mais je savais que ce n'était pas ce qu'il voyait.

— Lucian.

Même sa voix était distraite.

— Quoi ?

— Tu vas bien ?

Il ne répondit pas tout de suite et je profitai de la situation pour le soumettre à une inspection détaillée. Ses cheveux étaient comme des fils de fer, et du même ton argenté depuis des dizaines d'années, coupés de la même manière que le jour où il avait fait décoller un B-25 Mitchell du pont d'envol du *USS Hornet*, il y a tant d'années. Les périodes difficiles ne l'avaient pas diminué, elles l'avaient buriné comme un beau morceau de cuir. Les yeux noirs étaient toujours aussi affûtés, tels des projecteurs, et les rides tout autour étaient comme des fissures dans un bloc de granit. Peut-être était-ce parce que j'y voyais un miroir de ma propre mortalité, mais je détestai l'idée de le voir vieillir.

Les projecteurs se posèrent sur moi, et ses mots dits tout bas pesaient des tonnes.

— J crois que je perds un peu la boule.

Je le regardai fixement.

— J te jure que je me souviens pas du tout d'avoir branché ce truc, ni de l'avoir allumé.

Je ne trouvai pas de réponse, alors je ne dis rien et regardai tout autour de moi pour m'assurer que mes yeux n'allaient pas se voiler. À ma grande surprise, je vis Genevieve McNeil me faire signe. Je présentai mes excuses à mon ancien patron et glissai de quelques places sur le banc, prenant soin d'ôter mon chapeau.

— Mrs McNeil, Mrs Perry, comment allez-vous, mesdames ?

Genevieve posa sur moi un œil froid et sévère, son chapeau cloche orné d'une plume oscilla sur sa petite tête, une voilette recouvrait ses cheveux gris.

— Peut-être ne devriez-vous pas boire alors que vous êtes en service, Shérif ?

Je posai mon verre sur la table.

— Je ne suis pas en service, Mrs McNeil.

Sa tête tremblota sous la plume du chapeau, mais les yeux ne cillèrent pas et il était aisé de voir en elle une héritière enthousiaste du Mouvement féminin chrétien pour la Modération.

— Et si vous étiez tout à coup appelé, Mr Longmire ?

— Cela n'arrivera pas. (Je lui adressai un sourire, mais elle ne me le rendit pas.) Nous sommes tout à fait en sécurité, Mrs McNeil.

— Vous n'êtes pas franchement bien placé pour juger de cela alors que votre ami a mis le feu à la maison pas plus tard qu'hier.

Elle laissa échapper un petit soupir agacé et lança un coup d'œil à Elaine Percy, assise à côté d'elle, qui me sourit et haussa les épaules.

Mon attention retourna à Genevieve.

— Je crois qu'il a seulement roussi les rideaux de sa chambre.

Elle échangea un autre regard avec Mrs Percy.

— Il avait dû boire, sans aucun doute. Vous vous rendez compte qu'il est le seul pensionnaire qui a de l'alcool dans sa chambre ?

Ainsi réprimandé, je reposai mon chapeau sur ma tête et pris congé.

— Mesdames, je vous souhaite une très belle nouvelle année.

Je me glissai à nouveau vers l'échiquier, mon bourbon à la main. J'étais certain que si je l'avais laissé sur la table, Genevieve se serait empressée de l'utiliser pour arroser les plantes.

Bud Elkins, profitant de mon indécision et d'une pause dans sa tâche de barman, agita la main pour attirer mon attention vers une autre photo accrochée au mur à côté de l'entrée.

J'allai le rejoindre après avoir constaté que Lucian n'avait pas bougé d'un pouce et méditait sur les petites pièces en bois et l'état de ses facultés mentales. Bud tendit un index décharné et le pointa en direction de la photo représentant un grand bâtiment informe. J'approchai et la regardai de près.

— Où est-ce ?

L'ancien maire me rejoignit et sourit.

— C'était mon premier dancing, au nord de la ville.

— Le premier ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Il a brûlé. Il a jamais ouvert, en fait.

Je regardai à nouveau la photographie.

— Je ne m'en souviens pas.

— Oh, c'était bien avant ton temps – dans les sales années 30.

— Après la prohibition ?

Il hocha la tête, conscient qu'il parlait à un représentant de la loi, même si la loi tenait dans sa main un verre de bourbon.

— Pour sûr.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, Bill Miller travaillait pour moi, et il a dormi dans le bâtiment puisqu'on se préparait à poser le plancher le lendemain matin. Un sacré menuisier, c'est lui qui a fait le dancing Peters, l'Hôtel Ladore et le dancing de l'American Legion. Bill a dit qu'il s'était levé pour aller pisser un coup, et qu'ensuite il s'était rendormi. Il s'était réveillé une heure plus tard parce qu'il a dit que des anges lui avaient parlé, et tout le bâtiment était en feu. C'était un ivrogne et il dormait comme une souche — ç'a été un miracle du bon Dieu qu'il n'ait pas été brûlé vif. Il était si tard, et il a fallu tellement longtemps aux pompiers pour arriver jusque là-bas...

Puis, un peu rêveur, il ajouta :

— Quatre-vingt-dix mille bardeaux, vingt-cinq mille mètres de bois ; vingt mille dollars. Ça faisait un paquet d'argent, à l'époque.

— Ça fait un paquet d'argent, encore aujourd'hui. (Je réfléchis.) Je crois que je me rappelle... N'avaient-ils pas arrêté quelqu'un ?

— George Miller, le frère de Bill. Ils ont retrouvé le bidon d'essence qui sentait le kérosène et qu'Otto Hanck, le ferblantier mennonite de là-bas, à Klondike, avait fabriqué pour lui. Il y avait même ses initiales dessus, GM. Otto a toujours refusé de donner le nom de l'homme qui avait acheté le bidon, mais comme Miller avait un autre dancing à Story, et qu'il était le frère de mon homme à tout faire, l'affaire a été vite bouclée.

— Ouaip, mais ce n'est pas le dancing de Story, justement, qui a brûlé la semaine suivante ?

Une ombre de malaise passa dans les yeux du vieil homme.

— Effectivement. Il y a une photo de celui-là juste ici.

Nous nous décalâmes et contemplâmes un autre cliché.

— Hmm...

Bud désigna une autre photo.

— Et il y a eu celui qui a brûlé à Big Horn la semaine suivante.

Je bus une nouvelle gorgée de Pappy's pour donner un coup de fouet à ma mémoire.

— J'essaie de me rappeler George Miller...

Bud me fournit la réponse.

— Il est parti après être sorti du pénitencier de Rawlins. Dans l'Idaho, je crois.

— Et le frère, Bill ?

— Il a bu jusqu'à en crever.

Je passai à la photographie suivante, mais mon esprit restait fixé sur celle que je venais de quitter.

— Tu penses que Bill était complice ?

— Non, il n'avait pas le cran de faire ce genre de choses. C'était un homme déjà âgé, il avait combattu pendant la Grande Guerre, même si je ne vois pas trop ce qu'elle a eu de grand. Il s'était pris du gaz moutarde et je crois qu'il ne s'en était jamais vraiment remis. (L'ancien maire leva la main et la secoua comme si elle était agitée de tremblements.) Il avait la bloblotte, et pas qu'un peu. Les gens le charriaient, ils disaient que la raison pour laquelle il était un si bon menuisier, c'était qu'il avait un don naturel pour le sablage.

Je hochai la tête et contemplai la photo suivante, qui présentait ce qui ressemblait à une fête quelconque, un concours de pêche peut-être, et quelques individus que je reconnus, cette fois.

— Robert Taylor.

— L'acteur, bien sûr. Tu te rappelles quand il est venu, n'est-ce pas ?

Je ris intérieurement. Il était jeune sur la photo, mais le sourire de jeune premier était bien là, celui qui lui avait valu le nombre record de vingt-quatre contrats avec la MGM.

— Je me souviens, quand il descendait la montagne dans cette Cadillac incroyable, avec des cornes de bœuf sur la calandre, et qu'il terrorisait tous les véhicules garés en ville. Je l'avais rencontré un week-end, alors que j'étais encore au lycée.

Bud se pencha vers moi et ôta ses lunettes à nouveau ; je commençais à me demander pourquoi il en portait.

— Ouaip, et c'est à ce moment-là qu'ils ont ouvert le lodge sur la péninsule au Lake DeSmet. (Il lâcha les lunettes et se pencha encore plus près.) Eh bien, quand on parle du loup... (Il se tourna vers moi et me montra un homme mince comme un fil assis au fond

à côté d'une jolie jeune femme.) Bill Miller. (Il rit et secoua sa tête chauve.) Pas étonnant. Il a dû aider à construire cet endroit aussi. Sacré menuisier. Tu sais, maintenant que j'y pense, ce bâtiment aussi a brûlé, en partie.

Je laissai mon regard s'attarder sur le malheureux, mais ne pus m'empêcher de remarquer à ses côtés la jolie fille qui portait un chapeau. Avec son œil si sensible aux charmes du beau sexe, Bud savait certainement ce qui avait arrêté mon regard.

— Je parie que tu ne devineras jamais qui est la fille.

J'examinai la photo – la femme me paraissait vaguement familière, mais depuis peu.

— Je ne suis pas...

— Genevieve McNeil.

Je sentis mes yeux s'écarquiller tandis que je contemplais la photo. Quelque chose m'interpella, et je retournai voir la photo du dancing incendié avec la petite foule rassemblée devant, puis je remontai à la précédente, et à la précédente encore.

Je me retournai à moitié et regardai par-delà Lucian et son échiquier Genevieve McNeil et son groupe de copines. Au bout d'une seconde, elle leva les yeux et surprit mon regard. Je tournai la tête pour examiner la troisième photo avant de la regarder à nouveau. Je lus sur son visage l'expression que je m'étais habitué à voir dans l'exercice de mes fonctions de représentant de la loi.

Je m'adressai à Bud.

— Genevieve McNeil était mariée à Bill Miller ?

Distrait par les quelques pensionnaires qui faisaient la queue devant le placard à balais pour avoir leur verre de la Saint-Sylvestre, il me répondit :

— Pendant une dizaine d'années. Elle a fini par le quitter et a épousé un type appelé McNeil. Il a pas fallu longtemps après ça pour qu'il se tue.

Je jetai un dernier coup d'œil, mais Genevieve avait repris sa conversation avec ses amies et elle m'ignorait. Je remarquai que Lucian agitait la main pour attirer mon attention et m'excusai auprès de Bud de l'avoir soustrait à ses devoirs de barman. Il rit, me donna une grande claque dans le dos du plat de sa main osseuse et

repartit vers la buvette improvisée tandis que je retournais d'un pas tranquille vers l'échiquier.

— Tu vas jouer aux échecs ou te balader toute la soirée ?

Je m'assis et tendis la main pour caresser le chien qui ronflait. Je fis semblant d'examiner le plateau de jeu et balançai une question.

— Hé, Lucian, tu te souviens quand l'Antelope Bar a brûlé, à la fin des années 70 ?

Il ricana.

— Quand ce débile dans son canadair est passé complètement à côté du foutu machin ? Putain, j'aurais pas raté ce bâtiment avec un sac à patates à une distance de 1 500 mètres. Ouais, j'me rappelle. Pourquoi ?

— Tu te souviens de l'identité du principal témoin ?

Agacé, il leva les yeux vers moi.

— De l'incendie ?

— Ouaip.

Il écarta ma question d'un grognement.

— Non.

— Ce n'était pas Genevieve McNeil ?

Il réfléchit, les lèvres serrées, ses sourcils broussailleux froncés, le regard noir.

— P'têt' bien que c'était cette vieille buse, je sais pas, putain – en même temps, je sais pas grand-chose, ces derniers temps.



Cette partie-là et la suivante furent pour moi, mais ensuite, il réussit à se concentrer et me battit trois fois.

Minuit approchait et Lucian comprit que je préférais être chez moi au cas où Cady déciderait de m'appeler de Philadelphie. Le chien m'imita lorsque je me mis debout et pris mon manteau. Je regardai autour de moi, mais Genevieve McNeil avait disparu.

— Tu veux que je te raccompagne dans ta chambre ?

Il leva les yeux, abasourdi.

— Quoi, tu vas me border ? Ou tu crois que je vais pas retrouver mon chemin ? De toute manière, ils l'ont fermée à clé.

Je sortis ma montre gousset pour vérifier que j'avais de la marge pour rentrer.

— Viens.

Le chien nous suivit tandis que nous traversions le hall vers la chambre 32, et je regardai par-dessus mon épaule pour m'assurer qu'aucun membre du personnel ne nous suivait. Le vieux shérif s'appuya contre le mur et me regarda, le temps de laisser se reposer sa jambe unique. Il sortit de sa poche de veste en laine sa pipe de bruyère et une blague à tabac brodée de perles.

Je pris une carte de crédit dans mon portefeuille et la glissai entre le chambranle et la porte, à peu près à l'endroit où devrait se trouver la clenche, mais elle ne descendit qu'à mi-chemin.

Lucian s'éclaircit la voix et alluma sa pipe.

— Ils les ont montées à l'envers pour qu'on puisse plus faire ça.

— Hmm... (Je rangeai la carte dans mon portefeuille et regardai la porte.) Je crois bien qu'on va devoir utiliser la vieille technique.

J'attrapai la poignée à deux mains, calai mon épaule contre le chambranle pour l'écarter de la fermeture, et je poussai. On entendit un petit craquement, et la porte s'ouvrit. Je passai ma main de l'autre côté et ôtai le verrou, puis je tendis le bras devant la porte grande ouverte pour inviter Lucian à entrer.

Il jeta un coup d'œil au verrou et aux éclats de bois avant de poursuivre son chemin.

— T'as bousillé ma putain de porte. Même si je la verrouille jamais.

Je restai sur le seuil avec le chien; la pièce sentait un peu les produits chimiques brûlés, probablement la substance ignifuge des rideaux. Je regardai tout autour et constatai qu'on ne lui avait pas fourni un second radiateur.

— Tu ne fermes jamais ta porte à clé?

— Non, pourquoi je ferais ça dans un endroit comme ici?

— Bon... je vais te laisser.

Il resta planté au milieu de la pièce.

— Ça va aller?

Il leva les yeux, puis son regard se porta vers l'endroit où j'imaginai que s'était trouvé le radiateur, les rouages de son cerveau tournant si vite que j'étais certain qu'ils devaient produire de la fumée, eux aussi.

— Ouaip.

Je restai là un instant, puis je décidai de lâcher l'affaire et tirai la poignée de la porte. J'étais sur le point de m'éloigner quand je remarquai que la porte d'en face était entrouverte d'environ cinq centimètres; lorsque je m'arrêtai dans le couloir, elle se referma rapidement.

Je restai là un moment, réfléchissant aux options qui s'offraient à moi et organisant mes intuitions, puis je fis les trois pas nécessaires sur la moquette et tapai doucement.

La porte s'ouvrit immédiatement d'une quinzaine de centimètres.

— Vous ne sortez pas les cotillons, Mrs McNeil?

Son visage se durcit et il lui fallut un moment pour réagir.

— Je les ai sortis bien plus souvent que vous, Mr Longmire.

— Mrs McNeil?

— Oui?

Je baissai les yeux vers le chien qui s'asseyait sur mon pied.

— J'ai besoin que vous me rendiez un service.

— Quel service, je vous prie?

— Plus de feux.

Elle resta là, la bouche grande ouverte, et j'étais maintenant certain; je n'avais rien, mais j'étais sûr. Elle tressaillit, et d'un mouvement fuyant, commença à repousser la porte, mais je la tins d'une main et l'empêchai de fermer.

— Vous avez mis le feu au dancing d'Elkin avant son ouverture.

Il était hors de question que le ferblantier Otto Hanck se soit donné la peine d'inscrire les initiales d'un homme sur un bidon, mais il l'aurait fait pour une femme. Je connais la famille Hanck; ils étaient très pratiquants, et Otto ne mentait pas vraiment lorsqu'il a dit aux autorités qu'il ne leur donnerait jamais le nom de *l'homme* qui avait acheté le bidon. Votre ex-mari Bill Miller était connu pour avoir un sommeil de plomb, mais vous l'avez réveillé avant que l'incendie que vous aviez allumé ne devienne incontrôlable.

Elle ne bougea pas, mais elle baissa les yeux et regarda le chien.

— J'imagine que vous avez déclenché la séquence des événements qui ont fait brûler tous ces dancings, dressant les propriétaires les uns contre les autres – ou vous l'avez fait vous-même. Ensuite,

vous avez mis le feu au DeSmet Lodge, mais celui-là s'est éteint prématurément. Est-ce là que Bill vous a percée à jour ?

Elle ne répondit pas mais continua à regarder le chien, qui agita la queue.

— C'est à ce moment-là que vous l'avez quitté, n'est-ce pas ?

Je laissai échapper un grand soupir et je fus certain qu'elle sentit le bourbon dans mon haleine.

— Ensuite, il y a eu l'Antelope Bar sur Main Street, où vous avez été le principal témoin, et quelques autres. Je pourrais continuer, mais tout ce que j'ai, ce sont des rumeurs, des indices qui datent d'un demi-siècle, et vous qui portez des chapeaux sur les photos de tous les débits de boissons incendiés dans le comté ces soixante-dix dernières années.

Je marquai une pause et pris tout mon temps pour énoncer les phrases suivantes et leur donner la solennité recherchée.

— Mais l'incident qui me préoccupe est celui de la chambre 32, en face, là.

Je me penchai pour approcher mon visage très près du sien et sentis l'odeur des vieilles plumes sur son chapeau, et peut-être même une vague odeur de fumée – mais celle-ci était probablement due à mon imagination.

— Je ne sais pas quand vous êtes entrée dans la chambre de Lucian pour brancher ce radiateur et draper le rideau tout autour, mais je parie que je peux le découvrir.

Elle leva ses yeux torves, méchants et me regarda.

— Ne me défiez pas, Genevieve. Si vous le faites, je vous enverrai à la prison pour femmes de Lusk pour ce qui reste de votre misérable vie.

Je retirai ma main et restai là, ne me sentant pas franchement bien d'avoir malmené une femme de quatre-vingt-dix ans. Cette dernière partie n'était probablement pas nécessaire, mais je voulais qu'elle soit suffisamment effrayée pour ne pas recommencer. Elle baissa la tête et referma la porte, tandis que je gardais les yeux rivés sur le vantail peint. Je n'entendais rien mais j'étais certain qu'elle était toujours debout de l'autre côté. Les règles avaient changé maintenant qu'elle se savait surveillée.

Au bout d'un moment, je me tournai et découvris Lucian debout sur le seuil de sa porte.

— Putain, mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

Je souris au vieux shérif.

— Rien. (Je traversai le couloir pour le rejoindre et posai ma main sur son épaule.) Juste pour que tu saches – tu ne perds pas la boule.

Il parut stupéfait pendant un moment, puis ses yeux noirs étincelèrent.

— Et qu'est-ce qui fait que t'en es aussi sûr ?

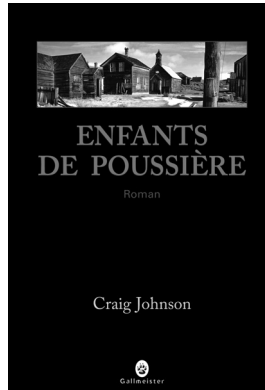
Je jetai un coup d'œil à la porte d'en face, puis me retournai vers lui, sachant très bien qu'il finirait par comprendre.

— C'est un petit oiseau qui me l'a dit.

Je tournai les talons et m'éloignai, le chien dans mes pas ; et avant que le vieux shérif ne puisse dire quoi que ce soit, je lançai par-dessus mon épaule :

— Bonne année, Lucian.

À paraître :



Enfants de poussière

Parution : mars 2012

DANS LE COMTÉ D'ABSAROKA, Wyoming, découvrir une jeune Asiatique étranglée en bordure de route n'est pas monnaie courante. Mais quand on retrouve près des lieux du crime un vagabond indien au physique de colosse, Virgil White Buffalo, et que ce vagabond est en possession du sac à main de la victime, l'affaire paraît vite expédiée.

Pourtant, le shérif Longmire a peine à croire que l'homme puisse être l'assassin. D'autant qu'un vieux cliché trouvé dans le sac de la morte le ramène à sa première enquête criminelle, près de quarante ans plus tôt, en pleine guerre du Vietnam.

Des boîtes de nuit de Saïgon aux villes fantômes du Wyoming, *Enfants de poussière* nous entraîne une nouvelle fois sur les pas du shérif philanthrope et de son ami indien Henry Standing Bear. Les deux acolytes vont mener cette enquête avec humour et sagacité, jusqu'à un final digne des meilleurs westerns.



Craig Johnson

ENFANTS
DE POUSSIÈRE

Extrait

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister



Titre original:
Another Man's Moccasins

Copyright © 2008 by Craig Johnson
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2012
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-052-7
ISSN 1952-2428



— **E**NCORE DEUX.
Cady me regarda sans rien dire.

C'était la même phrase depuis une semaine. Nous avions atteint un plateau, et elle était satisfaite des progrès qu'elle avait accomplis. Pas moi. Le kinésithérapeute de l'hôpital de l'Université de Pennsylvanie, à Philadelphie, m'avait prévenu que cela pouvait arriver. La raison n'était pas que ma fille était faible ou paresseuse; c'était bien pire que cela, elle s'ennuyait.

— Encore deux...

— J'ai entendu... (Elle tira sur son short, évitant soigneusement mon regard.) Ta voix porte loin.

Je calai un coude sur mon genou, le menton sur mon poing, pris mes aises sur le banc de musculation et jetai un coup d'œil autour de nous. Personne d'autre. Sauf un gamin vêtu d'un T-shirt avec le logo du Durant Quarterback Club qui essayait de donner du relief à ses soixante-cinq kilos sur une des machines Universal. Je ne voyais pas bien pourquoi il était monté ici – il n'y avait aucun écran de télé, et ce n'était pas aussi sophistiqué que la salle principale, en bas. Je comprenais le fonctionnement de toutes les machines à cet étage – aucune d'entre elles n'était électrique –, mais sa présence m'intriguait. Peut-être était-il là à cause de Cady.

— Encore deux.

— Va te faire voir.

Le gamin rit sous cape et je me tournai vers lui. Je revins à ma fille. C'était une bonne chose; parfois, la colère lui faisait terminer la séance, même si cela me coûtait le plaisir de la conversation pendant toute la

soirée qui suivait. Mais ce soir, peu importait, car elle sortait dîner, puis elle devait rentrer pour un important rendez-vous téléphonique. Moi, je n'avais rien de prévu. J'avais tout le temps du monde.

Elle avait coupé court ses cheveux auburn pour rendre plus discret l'endroit où ils avaient effectué l'incision en U qui avait permis à son cerveau traumatisé de survivre. Seule une petite cicatrice était visible à la racine des cheveux. Elle était belle, et le plus casse-pieds là-dedans, c'était qu'elle le savait.

Cela lui permettait d'obtenir à peu près tout ce qu'elle voulait. La beauté, c'était le télépéage de la vie. Moi, j'avais la chance de pouvoir emprunter la bande d'arrêt d'urgence.

— Encore deux.

Elle attrapa sa bouteille d'eau, la pressa pour en faire sortir une gorgée et posa son regard froid sur moi. Nous restâmes là, à nous fixer, tous les deux vêtus de gris. Elle tendit la main et attrapa l'encolure de mon T-shirt du bout de son index pour la tirer sur le côté. Son ongle suivit le contour de ma clavicule.

— Et celle-ci ?

Ce n'était pas parce qu'elle était belle qu'elle n'était pas intelligente. La diversion était une autre de ses tactiques favorites. J'avais assez de cicatrices pour distraire la Première Division de Marines au grand complet. Elle connaissait l'existence de celle-ci et l'avait vue de multiples fois. Sa question était symptomatique de la perte de mémoire dont avait parlé le Dr Rissman.

Elle continua à tapoter mon épaule du bout de son doigt.

— Et celle-ci ?

— Encore deux.

— Et celle-ci ?

Cady ne renonçait jamais.

C'était un truc de famille, et dans notre minuscule famille, les histoires se bâtissaient sur des choix créatifs, des négociations mêlant l'esthétique de la révélation et la dynamique de l'émotion, alors, je lui répondis.

— Têt.

Elle posa sa bouteille d'eau sur le sol recouvert d'un tapis en caoutchouc.

— Quand ?

— Avant ta naissance.

Elle baissa la tête et me regarda, les paupières mi-closes, une fossette creusée en un demi-sourire.

— Il s'est passé des choses avant ma naissance ?

— Ben, en fait, rien de très important.

Elle prit une grande inspiration, saisit les bords du banc et concentra tous ses efforts pour lever la barre chargée à quinze kilos avec ses jambes. Lentement, les poids montèrent jusqu'à la limite horizontale, puis ils redescendirent tout aussi lentement. Au bout d'un moment, elle retrouva sa respiration :

— Tu étais inspecteur dans les Marines, c'est ça ?

Je hochai la tête.

— Ouaip.

— Pourquoi les Marines ?

— C'était le Vietnam et j'allais être enrôlé de toute façon. C'était par choix.

J'étais constamment soufflé de constater ce que son cerveau lésé choisissait de se rappeler.

— C'était comment, le Vietnam ?

— Troublant, mais ça m'a donné l'occasion de rencontrer Martha Raye, l'actrice.

Elle ne se contenta pas de ma réponse, elle continua à observer ma cicatrice.

— Tu n'as pas de tatouages.

— Non.

Je soupirai, juste pour lui signaler que sa tactique ne fonctionnait pas.

— Moi, j'ai un tatouage.

— Tu en as deux.

Je me raclai la gorge, histoire de signifier que la conversation était terminée. Elle remonta la courte manche de son T-shirt Philadelphia City Sports pour découvrir le dessin décoloré de la tortue cheyenne qui était sur son épaule. Elle ne se rappelait probablement plus qu'elle avait suivi des traitements pour le faire enlever ; c'était une idée de l'ex-petit ami, bien avant l'accident.

— L'autre est sur ta fesse, mais on n'a pas besoin de le chercher maintenant, tout de suite.

Le gamin rit sous cape à nouveau. Je me tournai et le regardai fixement, un peu plus insistant, cette fois-ci.

— L'Ours était au Vietnam avec toi, n'est-ce pas ?

Lorsque je la regardai, je la vis sourire. Toutes les femmes de ma vie souriaient lorsqu'elles parlaient de Henry Standing Bear. C'était un peu agaçant, mais Henry était mon meilleur ami, mon ami de toujours, alors, je l'acceptais. Il possédait le Red Pony, un bar à la lisière de la Réserve des Cheyennes du Nord, à moins de deux kilomètres de ma maison, et c'était lui qui emmenait Cady dîner. Ma fille et lui étaient complices. Ils étaient complices en gros depuis qu'elle était née.

— Henry avait été enrôlé, dans le Groupe d'Opérations Spéciales; nous ne servions pas ensemble.

— Il était comment, en ce temps-là ?

Je réfléchis un instant.

— Il s'est adouci, un peu.

C'était effrayant, comme idée.

— Encore deux ?

Ses yeux gris lancèrent des éclairs.

— Encore *un*.

Je souris.

— Encore un.

Les fines mains de Cady saisirent à nouveau les côtés du banc, et je contemplai les jambes tendues se lever à nouveau, puis redescendre les quinze kilos. J'attendis un moment, puis avançai d'un pas lourd pour déposer un baiser sur la cicatrice en forme de fer à cheval et l'aider à se mettre debout. Elle se rétablissait de manière fantastique, essentiellement grâce à sa condition physique exceptionnelle et à son jeune âge, mais les séances lui coûtaient beaucoup et elle était généralement un peu mal assurée lorsque nous finissions.

Je la tins par la main, ramassai la bouteille d'eau et essayai de ne pas m'attarder sur le fait que ma fille était, il y a encore deux mois, une avocate brillante et prometteuse à Philly, et que maintenant, elle était dans le Wyoming et tentait de se souvenir qu'elle avait des tatouages et de réapprendre à marcher sans aide.

Nous avançâmes vers l'escalier pour nous rendre aux douches, au rez-de-chaussée. Lorsque nous passâmes à côté du gamin installé à sa machine, il regarda Cady d'un air admiratif, puis se tourna vers moi :

— Hé, Shérif?

Je m'arrêtai un instant et tins le bras de Cady tout contre le mien.

— Ouaip?

— J.P. a dit qu'un jour vous avez développé-couché six plaques. Je ne le quittai pas des yeux.

— Quoi?

Il tendit un bras vers les plaques de fonte posées sur le râtelier contre le mur.

— Jerry Pilch. Le coach de foot. Il a dit que pendant votre dernière année, avant de partir pour USC, vous avez soulevé six plaques en développé-couché. (Il me regardait avec de grands yeux.) Ça fait plus de cent cinquante kilos.

— Ouais, bon... dis-je en lui faisant un clin d'œil. Jerry a toujours eu tendance à exagérer un peu.

— Je me disais aussi.

J'adressai un dernier hochement de tête au gamin et aidai Cady à descendre les marches. C'était huit plaques, en fait, mais cela faisait un bon bout de temps.



Ma douche était moins compliquée à prendre que celle de Cady, alors j'étais généralement sorti avant elle et j'attendais sur le banc à côté du pont sur Clear Creek. Je posai mon chapeau d'été en fibre de palme sur ma tête, glissai mes Ray-Ban vieilles de dix ans sur mon nez et remontai la bandoulière du sac de sport sur mon épaule pour qu'elle ne m'enfonce pas l'étoile de shérif dans la poitrine. J'ouvris la porte en verre et fus accueilli par l'éclat glorieux d'un après-midi d'été finissant dans les Hautes Plaines. C'était la saison des vacances, on approchait du week-end du rodéo et les rues grouillaient de gens venus d'ailleurs.

Je pris à gauche et avançai vers le pont et le banc. Je m'assis à côté du grand homme à la queue-de-cheval et posai le sac de sport entre nous.

— Comment se fait-il que je n'aie pas été invité à dîner ?

La Nation Cheyenne garda la tête en arrière, les yeux fermés, le visage offert aux derniers rayons du chaud soleil de l'après-midi.

— Nous en avons déjà parlé.

— On est samedi, et je n'ai rien de prévu.

— Tu vas trouver quelque chose.

Il prit une grande inspiration, le seul signe qui montrait qu'il n'était pas de bois, et pas un présentoir à cigares.

— Où est Vic ?

— Requalification des armes à feu à Douglas.

— Bon sang.

Je pensai à mon effrayante adjointe originaire de Philadelphie, au fait qu'elle pouvait tirer, boire et jurer plus que tous les flics que je connaissais, et au fait qu'elle représentait en ce moment même notre comté à l'Académie de Police du Wyoming.

— Ouais, c'est pas le bon week-end pour se rendre à Douglas.

Il hocha la tête, presque imperceptiblement.

— Comment ça va, de ce côté-là ?

Il me fallut un moment pour comprendre ce qu'il pouvait bien entendre par "ce côté-là".

— Je ne sais pas très bien.

Il leva une paupière et m'observa d'un regard myope.

— On dirait que nous avons du mal à être synchrones.

La paupière se referma, et nous restâmes là, muets, tandis qu'un ange passait.

— Où allez-vous dîner ?

— Je ne te le dirai pas.

— Allez...

Son visage resta impassible.

— Nous en avons déjà parlé.

Effectivement, c'était vrai. L'Ours avait exprimé l'opinion que pour notre santé mentale à tous les deux, il serait peut-être mieux que Cady et moi ne passions pas toutes nos heures de veille en compagnie l'un de l'autre. C'était difficile, mais j'allais devoir la laisser quitter mon champ de vision à un moment donné.

— Ici, ou à Sheridan ?

— Je ne te le dirai pas.

Je fus surpris par le flash d'un appareil photo et me tournai à temps pour voir une femme venue d'ailleurs sourire et continuer à marcher sur le trottoir en direction du Busy Bee Café, où j'irais probablement manger, seul. Je me retournai vers le profil saisissant de Henry Standing Bear.

— Tu devrais t'asseoir à côté de moi plus souvent ; je suis photo-génique.

— Ils prenaient plus de photos avant que tu n'arrives.

Je l'ignorai.

— Elle est allergique aux prunes.

— Oui.

— Je ne suis pas certain qu'elle s'en souviennne.

— Moi si.

— Pas d'alcool.

— Oui.

Je repensai à ce conseil et décidai de tout avouer.

— Je l'ai laissée boire un verre de vin le week-end dernier.

— Je sais.

Je me tournai et le regardai.

— Elle t'a dit ?

— Oui.

De mèche. J'avais l'intuition jalouse que l'Ours était plus performant pour nous ramener Cady que moi.

Je tendis les jambes et croisai les chevilles ; mes bottes manquaient toujours cruellement d'attention. J'ajustai mon ceinturon de manière à ce que le chien de mon .45 ne me perfore pas le flanc.

— Ça tient toujours le truc du Rotary, vendredi ?

— Oui.

Le Rotary sponsorisait un débat entre le procureur Kyle Straub et moi ; nous étions les deux candidats au poste de shérif du comté d'Absaroka. Après cinq mandats et vingt-quatre années de service, j'étais généralement assez bon dans les débats, mais j'avais le sentiment qu'un peu de soutien purement local pourrait être le bienvenu et j'avais demandé à Henry de venir.

— Prends-le comme un service rendu à la communauté. La plupart des membres du Rotary Club n'ont jamais rencontré d'Amérindien.

Cela lui fit ouvrir l'œil à nouveau, et il se tourna vers moi.

— Voudrais-tu que je mette une plume ?

— Non, je me contenterai de te présenter comme un Peau-Rouge.

Cady posa une main sur mon épaule et se pencha pour que la Nation Cheyenne dépose un baiser sur sa joue. Elle portait un jean, un débardeur, et par-dessus, pour mon plus grand plaisir, la veste en cuir avec des franges et des coquillages que je lui avais achetée des années auparavant. Il pouvait faire un peu frais les soirs de juillet sur les contreforts des Bighorn Mountains.

Elle rabattit le chapeau sur ma tête et posa son sac de sport par-dessus le mien. Elle se tourna vers Henry.

— Prêt ?

Il ouvrit son deuxième œil.

— Prêt.

Il se leva sans le moindre effort, et je me dis que si je glissais ma question rapidement, peut-être obtiendrais-je une réponse.

— Vous allez où ?

Elle sourit tandis que l'Ours contournait le banc pour la prendre par le coude.

— Je n'ai pas le droit de te le dire.

L'objet de la convoitise amoureuse de Cady, le plus jeune frère de Vic, était censé arriver en avion de Philadelphie mardi pour des vacances dans le Far West. Je n'avais toujours pas obtenu de réponse claire à la question de savoir où et chez qui il allait séjourner.

— N'oublie pas que Michael va appeler.

Elle hocha la tête tandis qu'ils passaient devant moi, puis elle marqua une pause pour soulever mon chapeau et déposer un baiser au sommet de ma tête.

— Je sais quand il va appeler, Papa. Je serai rentrée bien avant.

Et elle rabattit mon chapeau, très fort, très bas.

Je le remis en place et les suivis des yeux alors qu'ils traversaient la rue. Henry aida Cady à monter dans Lola, son cabriolet Thunderbird bleu ciel de 1959. Les dégâts que j'avais causés à la

voiture de collection étaient totalement invisibles grâce au talent des carrossiers de South Philly. Je regardai le soleil du Wyoming caresser les ailes de la Thunderbird. J'espérai un instant qu'ils ne parviendraient pas à partir lorsque j'entendis le starter qui continuait à grincer, mais le vieux moteur Y-block démarra et un petit panache de carbone se déroula au-dessus de l'asphalte. L'Ours enclencha une vitesse et ils disparurent.

Comme toujours, j'avais les sacs de sport et il avait la fille.

Je réfléchis à mes options. Le burrito emballé dans du plastique de chez Kum-and-Go, les poivrons farcis de la maison de retraite de Durant, une tourte de la kitchenette de la prison, ou le Busy Bee Café. Je ramassai ma collection de sacs et hâtai le pas sur le pont qui enjambait Clear Creek avant que Dorothy Caldwell ne change d'avis et ne retourne la pancarte écrite à la main accrochée à sa porte.



— Pas le menu habituel ?

— Non.

Elle me servit un thé glacé et me regarda, le poing sur la hanche.

— Tu ne l'as pas aimé, la dernière fois ?

Je tentai de me rappeler, mais renonçai.

— Je ne me souviens pas de ce que c'était, la dernière fois.

— L'état de Cady serait-il contagieux ?

J'ignorai son commentaire et entrepris de choisir mon plat.

— Je suis d'humeur expérimentale. Est-ce que tu proposes toujours ton menu Cuisines du Monde le week-end ?

C'était une tentative de sa part pour élargir les horizons culinaires des habitants de notre petit coin des Hautes Plaines.

— Oui.

— Et nous sommes dans quelle région du monde ?

— Au Vietnam.

Il ne me fallut pas longtemps pour répondre.

— Je passe.

— C'est vraiment bon.

Je croisai les doigts et posai mes coudes sur le comptoir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Poulet à la citronnelle.

Elle ne me quittait pas des yeux.

— Le plat de Henry?

— C'est lui qui m'a donné la recette, en tout cas.

Sous l'effet de son regard appuyé, je cédai.

— D'accord.

Elle commença à s'affairer à la préparation du plat, et je sirotai mon thé. Je jetai un coup d'œil vers les cinq autres clients qui se trouvaient dans l'accueillant café, mais je ne reconnus personne. Avoir regardé Cady faire ses exercices avait dû me donner soif; un tiers du verre descendit en deux gorgées. Je le reposai sur le formica et Dorothy le remplit immédiatement.

— Tu n'en parles pas beaucoup.

— De quoi?

— De la guerre.

Je hochai la tête tandis qu'elle posait le pichet en plastique de couleur ambrée sur le comptoir à côté de moi. Je tournai le verre sur la marque circulaire que la condensation avait laissée.

— C'est drôle, mais le sujet a été abordé cet après-midi, un peu plus tôt.

Je vis ses yeux derrière la frange de cheveux gris.

— Cady m'a interrogé sur la cicatrice que j'avais sur la clavicule, celle du Têt.

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Elle l'a sûrement déjà vue auparavant?

— Ouaip.

Dorothy prit une grande inspiration.

— Ça va aller, elle progresse chaque jour un peu plus. (Elle tendit la main et serra mon épaule juste à l'endroit de la cicatrice en question.) Mais, fais attention...

Elle paraissait soucieuse.

Je levai les yeux.

— Pourquoi?

— Les réminiscences de ce genre vont souvent par trois.

Je la regardai saisir le pichet de thé glacé et aller resservir certains des autres clients. Je pensai au Vietnam, à l'odeur, à la chaleur et aux morts.

Tan Son Nhut, Vietnam : 1967

J'étais arrivé par le même vol qu'eux.

Un SP 4 à bord de l'hélico m'avait demandé où j'allais et m'avait regardé réprimer ma nausée devant les morts qui étaient entassés dans la cabine du Huey. Je n'étais pas malade à cause des corps. J'en avais déjà vu beaucoup dans ma vie. Je n'aimais pas les hélicos. Les hommes s'étaient trouvés dans un hélicoptère pilonné qui avait été dérouté vers une zone à l'extérieur du périmètre de défense – couvert par la base d'appui-feu située dans la ZDM pour protéger Khe Sanh. On les avait enroulés dans des ponchos en plastique parce que l'armée avait épuisé son stock de sacs mortuaires. Ils avaient aussi épuisé leur stock de nourriture, de munitions et de médicaments – les morts étaient l'une des rares choses qui semblaient toujours se trouver en abondance. Le jeune infirmier militaire me sourit; ses lèvres fines s'étirèrent comme celles d'un mort vivant et il me dit de ne pas m'inquiéter. Que si j'étais blessé, ils pourraient m'amener dans un hôpital à l'abri en vingt minutes. Si mon état était critique, ils m'évacueraient à Yokosuka au Japon en douze heures. Il avait désigné d'un geste les corps emballés derrière lui. Si je finissais comme eux, ils m'expédieraient chez moi en une semaine.

Quelques heures plus tard, je contemplai l'intérieur vert grisâtre de la hutte Quonset tandis qu'un officier des services de renseignements de l'Air Force me regardait en louchant à travers ses épaisses lunettes et les gouttes de sueur. Il paraissait scruter ma casquette, alors je l'ôtai d'un geste rapide et me remis au garde-à-vous. Je suais, moi aussi. Nous étions là pour gagner les cœurs et les esprits, mais pour l'essentiel, nous passions notre temps à transpirer. Depuis mon arrivée au Vietnam, près de six mois auparavant, je luttais contre l'impression que j'étais en train de fondre.

Il me fit attendre un temps parfaitement compté et me fit savoir que, selon le protocole militaire, j'avais commis une faute concernant mon couvre-chef, et que le commandant n'était pas content.

— Et qu'est-ce que je suis censé faire de vous, moi ?

L'essentiel de l'humidité qui imprégnait mon corps ruisselait entre mes omoplates et trempait la ceinture de mon treillis.

— Je n'en suis pas certain, Monsieur.

— Et qu'est-ce qu'un MOS 0111 ?

— Police des Marines, Monsieur. Enquêteur.

Sans cesser de hocher la tête, il poursuivit :

— Ouais. J'ai reçu la directive du commandement des Marines. Vos papiers ont transité par le prévôt à Chu Lai ; j'imagine donc que le QG du bataillon a décidé que maintenant, vous étiez mon problème.

Il leva les yeux vers moi. Il avait ce regard, ce regard que j'avais vu mille fois depuis le peu de temps que j'étais sous les drapeaux. Il était vieux, les années s'étaient installées sournoisement à cet endroit qui resterait gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie. L'événement le tenaillait, la guerre était sa religion et sa jeunesse avait disparu avec ses yeux.

— Inspecteur des Marines ?

Je restai silencieux et fixai la paroi rouillée tout en essayant de ne pas me focaliser sur la photo de DeDe Lind, la Miss août 1967 de *Playboy*, qui y était accrochée.

Nous étions en décembre.

Le major baissa les yeux vers mes documents d'affectation, les froissa dans un geste incrédule.

— Inspecteur ? Bon sang, je ne savais même pas que vous, les crânes d'œuf, vous saviez lire.

Il retourna une feuille et je me dis que les vrais ennuis allaient commencer. Ses yeux vinrent lentement se poser sur moi.

— Diplômé de littérature ?

— De foot, Monsieur.

J'avais appris que, dans les forces armées, c'était une meilleure idée de minimiser les études universitaires, et le football fournissait toujours une diversion rapide et efficace.

Il cligna des yeux derrière ses lunettes et fronça les sourcils, paraissant soudain intéressé. Peut-être n'étais-je pas le parfait parasite qu'il avait imaginé d'emblée.

— Quelle position ?

— Offensive tackle, Monsieur.

— Première ligne ? Remarquable. J'ai un peu joué pendant mes années de lycée.

Sans doute avec un casque en cuir, me dis-je.

— Ah oui, Monsieur ?

— Halfback.

— Oui, Monsieur.

Remplaçant, sans aucun doute.

Il continua à étudier mon dossier.

— Je n'ai pas beaucoup joué.

Je ne savais pas quoi répondre à cela, alors je me contentai de rester muet, la bouche fermée, une autre méthode dont j'avais appris l'efficacité dans les interactions avec la hiérarchie militaire.

— Bon, quelqu'un a une dette envers quelqu'un d'autre et c'est la raison pour laquelle vous êtes ici.

Il recula sur sa chaise métallique verte, qui était presque de la même couleur que les parois vert-de-gris, et finit par se rappeler que j'étais toujours au garde-à-vous.

— Repos.

Il lâcha mon dossier et se concentra sur moi tandis que je faisais un quart de pas sur le côté et plaçais mes mains dans mon dos. Je tenais toujours ma casquette dans une de mes mains.

— Nous avons un petit problème de trafic de drogue sur la base, mais rien de très important. Nous avons déjà de très bons éléments qui travaillent sur l'affaire. Ce n'est qu'une hypothèse, mais j'ai comme l'impression que le prévôt veut que ses MOS 0111 se fassent les dents.

Il ne me quitta pas des yeux, et je devinai qu'il voulait une réponse.

— Oui, Monsieur.

— La raison pour laquelle les Marines et leur vilaine organisation ne se contentent pas de mettre de l'ordre dans leurs propres casernes, qui en auraient bien besoin, reste pour moi un mystère, mais vous êtes là et nous allons devoir faire avec. (Il baissa à nouveau les yeux sur les papiers posés sur son bureau.) Vous débarquez, et il ne faudra pas longtemps à tout le monde pour comprendre pourquoi vous êtes ici. Alors, le mieux que vous puissiez faire, c'est de la fermer et de faire ce qu'on vous dit. Compris ?

— Oui, Monsieur.

— Tout le travail que vous avez effectué dans le passé s'est fait sous la supervision d'enquêteurs de la Navy. Mais maintenant, vous allez travailler avec le personnel de sécurité de l'Air Force et un détaché du Renseignement, que vous trouverez, j'en suis certain, infiniment plus compétents que les nuques de cuir.

— Oui, Monsieur.

— Je vais vous mettre avec Mendoza, qui est notre membre des forces de sécurité, et Baranski, de la Division Centrale du Renseignement. Ils travaillent sur l'affaire depuis environ cinq semaines, et vous apporterez le muscle.

— Oui, Monsieur.

S'il laissait échapper un rot, j'y répondrais par un autre Oui-Monsieur.

— Ils sont premiers lieutenants, et vous obéirez à tous les ordres qu'ils vous donneront. Compris ?

— Oui, Monsieur.

— Ils sont de la promotion 66, si vous voyez ce que je veux dire. (Il rangea les papiers dans mon dossier et me le tendit.) Autrement dit, ça nous fait un seul vrai gradé pour finir. Quel grand espoir pour l'effort de guerre.

— Oui, Monsieur.

— Rompez.

Lorsque je me présentai au bureau d'accueil et que je tendis mon dossier au novice, je vis deux premiers lieutenants appuyés contre le chambranle de la porte. L'un était petit et brun; l'autre était grand, avec un air de bon vivant, et portait une moustache à la Errol Flynn. Le grand avait les cheveux blonds, les yeux bleu Air Force, et il portait un treillis. Il tendit la main et je la serrai, percevant nettement l'assurance désinvolte et prétentieuse d'un homme très content de lui.

— C'est toi notre nouvelle mascotte, le Marine ?

— Ouaip.

Il alluma une Camel et tourna la tête pour regarder son compagnon, qui tendit la main à son tour. Je la serrai aussi. Il parla avec un fort accent du Texas.

— Mendoza. Lui, c'est Baranski.

J'avais déjà lu leur nom inscrit au-dessus de leur poche droite, tout comme j'étais certain qu'ils avaient lu le mien, mais le protocole était maintenant différent. Je remis ma casquette sur ma tête.

— Longmire.

— Shérif Longmire ?

Je me tournai et levai les yeux vers Rosey Wayman, une des rares femmes appartenant à la Police de l'Autoroute du Wyoming. Elle avait été transférée du détachement d'Elk Mountain environ six mois auparavant, et son arrivée avait fait pas mal de remous ici, dans les Bighorns.

— Tiens, voilà la plus jolie agent de la Patrouille de l'I-25.

Son large sourire dévoila des dents d'une blancheur parfaite et ses yeux bleus se mirent à pétiller.

Peut-être que ma soirée ne s'annonçait pas si mal, après tout. Je me demandai quand Vic allait rentrer.

— Je suis désolée de te déranger, Walt, mais nous venons d'avoir un appel, et Ruby a dit que je te trouverais ici.

— De quoi s'agit-il ?

— Des ranchers ont trouvé un corps sur Lone Bear Road, près de la 249.

Peut-être que ma soirée ne s'annonçait pas si bien.

C'était près de Powder Junction. On était en juillet, et il ne fallait pas être bien malin pour savoir ce que les gens du coin faisaient sur cette portion reculée de l'infrastructure routière du comté.

— Faucheuses ou botteleuses ?

— Botteleuses. Normalement, ils ont fauché la semaine dernière.

Durant l'été, il n'était pas un mètre carré d'herbe qui échappait à la tonte dans le Wyoming. Le ministère des Transports soustraitait généralement la tonte de l'herbe le long de ses autoroutes aux ranchers qui offraient le prix le plus bas, ce qui faisait de l'herbe nationale une denrée privée communément appelée le foin des canettes.

Je tendis un pouce en direction de la patrouilleuse blonde au moment où Dorothy revenait avec le plat de poulet à la citronnelle.

— Est-ce que tu peux me l'emballer ?



Quel que soit le secteur de la police dans lequel vous travaillez, il est toujours une tâche, un événement qu'on redoute plus que les autres. Je suis certain que dans des lieux plus complexes, il s'agit des terroristes, des tueurs en série ou des intrigues de gangs, mais pour le shérif de l'Ouest, c'est toujours le corps abandonné. Le comté de Sheridan, au nord, a deux cas irrésolus, et celui de Natrona, au sud, en a cinq ; il y a encore vingt-huit minutes, nous n'en avons aucun. Et tout à coup, vous voilà planté à côté d'une route qui n'a qu'un numéro, avec une victime, pas de papiers, pas de scène de crime, pas de suspects, rien.

Je sortis de la voiture de patrouille de Rosey et saluai d'un signe de la tête Chuck Frymyer et Double Tough, mes deux adjoints chargés de la partie sud du comté.

— Walt. Elle est là-bas, de l'autre côté de la crête.

Nous descendîmes en direction des énormes botteuses en bordure d'une conduite géante. Le Lieutenant Cox, le commandant de la division de la Police de l'Autoroute, était debout à mi-pente, tourné vers le fossé au bord de la route, avec deux de ses hommes, qui étaient encore en train d'écrire dans leur carnet. On était près de leur autoroute, mais c'était mon comté.

— Salut Karl.

— Walt.

Il désigna d'un mouvement du menton une des grosses machines à côté de laquelle deux vieux cow-boys étaient assis, l'un portant un antique chapeau de paille, l'autre une casquette marquée Rocking D Ranch.

— Tu connais ces messieurs ?

— Ouaip.

En me voyant, ils se levèrent comme un seul homme. Den et James Dunnigan étaient deux ranchers assez misérables du coin de Bailey. James était un peu neuneu, et Den était tout simplement méchant.

— Comment ça va, James ?

Den plissa les paupières et prit la parole.

— On a fauché y a deux jours, et elle était pas là...

James l'interrompit.

— Hé, Walt.

— Qu'est-ce qu'on a ?

Je me dis que les hommes de la Police de l'Autoroute avaient déjà pris leurs dépositions, mais que je leur donnerais volontiers une occasion de raconter à nouveau leur histoire avant d'aller plus loin.

— J'leur ai d'jà dit.

Den tendit le bras vers les agents. La journée avait probablement été longue, nous étions en toute fin d'après-midi, un samedi, et il avait clairement l'impression d'avoir été retenu bien assez longtemps.

— Dis-moi.

Je gardai un ton léger, mais m'assurai néanmoins que mon injonction n'avait rien d'une question. Frymyer avait sorti son calepin et il gribouillait déjà.

James poursuivit d'une voix calme, faisant de son mieux pour se concentrer sur la situation présente.

— On bott'lait et on est tombés sur elle.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

Il haussa les épaules.

— Arrêté l'engin et appelé le 911.

— Vous vous êtes approchés du corps ?

— Non.

— T'es sûr ?

— Ouaip.

Je lançai un coup d'œil à Den, qui clignait beaucoup trop des yeux.

— Den ?

Il haussa les épaules.

— J'suis allé jusqu'au bord de la conduite et j'ai braillé. (Il cligna à nouveau.) J'me suis dit que p'têt' elle dormait. Puis j'ai vu qu'elle respirait pas.

Je demandai à Den de me montrer le chemin exact qu'il avait emprunté, puis je battis en retraite avec mes deux adjoints jusqu'au sommet de la conduite, où personne n'était probablement allé. Je me baissai en prenant une position de chasseur aux aguets et tendis l'oreille pendant que Cox renvoyait les frères Dunnigan chez eux.

Je me tournai vers Chuck.

— Tu sais ouvrir une botteleuse ?

Le bouc Vandyke blond cendré me répondit d'un sourire.

— Depuis que je suis né.

— Va donc ouvrir celle-là pour en vérifier le contenu, puis éventre les deux dernières bottes en direction du nord. Si elle était en train de marcher ou de courir pour échapper à quelqu'un, elle a peut-être perdu son sac à main ou autre chose en cours de route.

Frymyer ne dit rien pendant un moment, et je le regardai.

— Tu as besoin d'aide ?

Il lança un coup d'œil en direction des bottes d'une tonne.

— Oui.

Je me tournai vers Double Tough et il s'en alla avec Chuck.

La lumière était encore très vive – c'était comme ça pendant l'été si loin vers le nord – et on voyait très nettement l'endroit où la jeune femme avait vécu les derniers instants de sa vie. Ses vêtements étaient plutôt provocants, une jupe courte, un dos-nu rose et pas de chaussures. Ses longs cheveux noirs étaient étalés et mêlés à l'herbe ; ils avaient été ébouriffés par le vent si fréquent du Wyoming, et sa délicate morphologie osseuse était bien visible. Ses yeux étaient fermés, et on aurait pu croire qu'elle était endormie s'il n'y avait pas eu la coloration bleue de son visage et un œil enflé, ainsi que l'angle que formait son cou, qui avait été visiblement brisé.

J'écoutai Cox se rapprocher et s'accroupir à côté de moi.

— Tu cherches à maigrir ?

— Ouaip, je vais tous les jours à la salle de sport avec Cady.

Il hocha la tête.

— Comment va-t-elle ?

— Elle va bien, Karl. Merci de prendre des nouvelles. Au fait, parlant de Cady, est-ce que tu veux bien demander à Rosey de contacter notre bureau et leur dire de transmettre à Cady que je ne rentrerai pas ce soir ?

— OK. (Il repoussa son chapeau vers l'arrière.) La division des Enquêtes Criminelles est en route. Je crois que tu vas avoir droit à la Vilaine Sorcière de l'Ouest en personne.

Je hochai la tête. T.J. Sherwin cherchait toujours une bonne raison de venir dans les montagnes en été. Le lieutenant arracha une herbe de la prairie et en colla l'extrémité dans sa bouche.

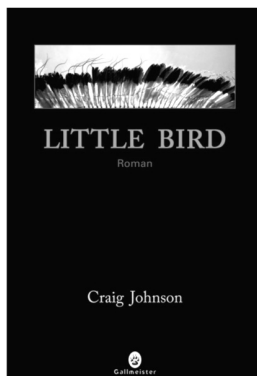
— On a inspecté les environs jusqu'à Casper, Walt. Pas le moindre véhicule abandonné. (Il lança un coup d'œil à mes adjoints.) Tes gars vont vérifier la botteleuse ?

— Ouaip.

— Bien. Les miens, ils ne sauraient pas de quel côté regarder. (Il examina le corps de la jeune fille morte, puis leva les yeux vers moi.) J'ai des hommes partis enquêter dans tous les restaurants chinois de Sheridan, Casper et Gillette pour voir si quelqu'un n'aurait pas disparu...

— Te fatigues pas. (Je me passai une main sur le visage.) Elle est vietnamienne.

Du même auteur :



Little Bird

APRÈS VINGT-QUATRE ANNÉES passées au bureau du shérif du comté d'Absaroka, dans le Wyoming, Walt Longmire aspire à finir sa carrière en paix. Ses espoirs s'envolent quand on découvre le corps de Cody Pritchard près de la réserve cheyenne. Deux années auparavant, Cody avait été un des quatre adolescents condamnés avec sursis pour le viol d'une jeune Indienne, Melissa Little Bird, un jugement qui avait avivé les tensions entre les deux communautés. Aujourd'hui, il semble que quelqu'un cherche à se venger.

Alors que se prépare un blizzard d'une rare violence, Walt devra parcourir les vastes espaces du Wyoming sur la piste d'un assassin déterminé à parvenir à ses fins.

Avec *Little Bird*, premier volet des aventures de Walt Longmire, Craig Johnson nous offre un éventail de personnages dotés d'assez de sens du tragique et d'humour pour remplir les grandes étendues glacées des Hautes Plaines.

Prix du roman noir 2010 du NOUVEL OBSERVATEUR / BIBLIOS
Sélectionné pour le Grand Prix de littérature policière
Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2009

CRAIG JOHNSON

À propos de *Little Bird*

L'Américain Craig Johnson, ex-prof d'université, ex-flic, débarque en France avec la première enquête de son héros, ce Walt sauvage et attendrissant. Il faut saluer son sens de la narration – débridée, sensuelle – qui n'hésite pas à entremêler le tragique au loufoque. Little Bird fête nos retrouvailles avec le grand roman américain, celui des Jim Harrison, des James Welch, inlassables chasseurs d'histoires, amis des destins brisés et de la nature bafouée.

Martine Laval, TÉLÉRAMA

Parfois la littérature de voyage peut transporter le lecteur sans parcourir beaucoup de kilomètres. Dans ce polar écrit en panoramique avec une plume surtendue, Craig Johnson trimballe un shérif dans l'immensité du Wyoming et retrouve le lyrisme ironique des maîtres de l'école du Montana. Une merveille.

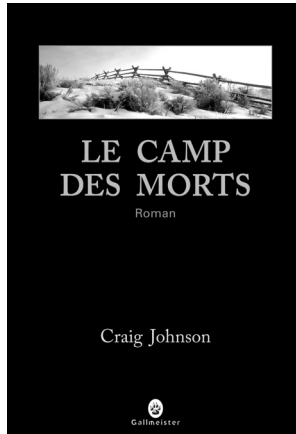
Nicolas Ungemuth, LE FIGARO MAGAZINE

Ce romancier prend ses personnages à bras-le-corps, comme pour les étreindre, les cogner, les comprendre. Il y a chez lui du lyrisme, de l'humour, un goût très sûr des dialogues et un sens émerveillé de la nature, du tragique aussi. À chaque page de Little Bird, tout vit, tout bruisse, tout menace, tout enchante. On pourrait encore parler de roman policier puisqu'il y est question de vie ou de mort, de crimes et de châtements. Mais n'est-ce pas de l'essentiel, tout simplement, qu'il s'agit là ?

Frédéric Vitoux, LE NOUVEL OBSERVATEUR

Au-delà d'un excellent suspense, ce polar offre une belle plongée dans l'Amérique des cow-boys actuels. Craig Johnson [...] construit des personnages plus vrais que nature. Vivement les prochaines aventures du pince-sans-rire Walt Longmire !

Karin Soulard, OUEST-FRANCE



Le Camp des Morts

LORSQUE LE CORPS DE MARI BAROJA est découvert à la maison de retraite de Durant, le shérif Longmire se trouve embarqué dans une enquête qui le ramène cinquante ans en arrière. Il plonge dans le passé déchirant de cette femme et dans celui de son mentor, le légendaire shérif Connally.

Tandis que l'histoire douloureuse de la victime prend peu à peu une résonance dans le présent, d'autres meurtres viennent jalonner son enquête. Aidé par son ami de toujours, l'Indien Henry Standing Bear, le shérif mélancolique et désabusé se lance à la poursuite de l'assassin à travers les Hautes Plaines enneigées.

Le Camp des Morts, deuxième volet des aventures de Walt Longmire, nous emmène au cœur d'une violence tapie dans les paysages magnifiques du Wyoming. Et hisse Craig Johnson au niveau des plus grands.

Lauréat du Prix 813

Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2010

CRAIG JOHNSON

À propos du *Camp des Morts*

À la fois dense, drôle et chaleureux, c'est le genre de roman qui rend optimiste et même, osons le mot, tout simplement heureux.

Véronique Maurus, LE MONDE DES LIVRES

Walt Longmire contemple le monde depuis son pick-up avec une tendresse rare, jugeant que "la haine a la vie courte, mais que l'espoir et l'amour peuvent trotter côte à côte pour l'éternité". Pareille chaleur humaine, au milieu des paysages glacés, est assurément la marque d'un très grand romancier.

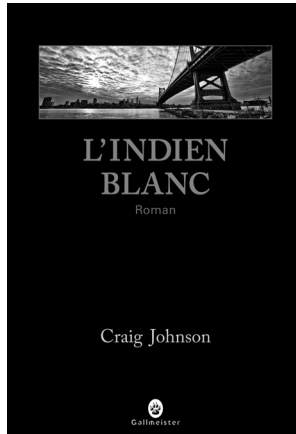
Julien Bisson, LIRE

Avec une puissance narrative digne des hautes plaines de l'Ouest américain, Craig Johnson, par le biais d'une enquête policière, écrit un hymne de compassion aux gens de là-bas, et sans doute d'ailleurs, quand le destin s'acharne à meurtrir les purs. [...] On se sent comme chez soi dans ce Wyoming déchiré. Mieux qu'un polar, Le Camp des Morts pourrait bien être un grand roman d'amour.

Martine Laval, TÉLÉRAMA

L'humour et le drame, la haine et l'amour marchent du même pas dans les romans de Craig Johnson. Le premier, Little Bird, nous ouvrait cet univers singulier. Le Camp des Morts ne fait que confirmer l'impression d'avoir découvert un auteur hors pair.

Richard Sourgnès, LE RÉPUBLICAIN LORRAIN



L'Indien blanc

WALT LONGMIRE est le shérif du comté d'Absaroka depuis près d'un quart de siècle et n'a pas pour habitude de s'éloigner de ses terres familières du Wyoming. Quand il décide d'accompagner son vieil ami Henry Standing Bear à Philadelphie, où vit sa fille Cady, il ne se doute pas que son séjour va prendre une tournure tragique. Agressée pour une raison inconnue, Cady se retrouve dans un profond coma, première victime d'une longue liste, et Walt doit se lancer sur la piste d'un vaste réseau de trafiquants de drogue. Commence alors une longue errance urbaine sous la surveillance d'un mystérieux Indien blanc.

Ce nouveau volet des aventures de Walt Longmire nous entraîne dans une course-poursuite haletante au cœur de la Cité de l'amour fraternel et confirme l'appartenance de ce shérif mélancolique à la famille des grands héros de roman policier.

CRAIG JOHNSON

À propos de *L'Indien blanc*

Un roman d'une rare puissance et d'une poésie confondante. [...] Il souffle sur ce thriller atypique et haletant, au dénouement digne des meilleurs westerns de Sam Peckinpah, le même vent mordant que celui balayant les Bighorn Mountains.

Philippe Blanchet, LE FIGARO MAGAZINE

Le plus humaniste des polars. Les personnages de Craig Johnson sont tous pittoresques et irrésistibles.

Pascale Frey, ELLE

Puissance narrative, dialogues ciselés, personnages attachants de vérité, hautes valeurs et nobles sentiments : Craig Johnson ravit.

Geneviève Simon, LA LIBRE BELGIQUE

Craig Johnson s'inscrit dans la meilleure ligne du roman noir. Ses intrigues palpitantes s'accordent à des caractères rugueux que tempère une ironie mordante. À l'écart des stéréotypes, l'Américain déploie un formidable sens de la narration. Rien de tel que les aventures du shérif taciturne et de son double d'origine cheyenne pour scruter l'Amérique d'aujourd'hui, avec ses culpabilités et ses failles.

Frédérique Bréhaut, LE MAINE LIBRE

AUTRES TITRES DISPONIBLES
COLLECTION NOIRE

Edward Abbey

Le Gang de la Clef à Molette

Le Retour du Gang de la Clef à Molette

Le Feu sur la montagne

Jim Tenuto

La Rivière de sang

William G. Tapply

Dérive sanglante

Casco Bay

Dark Tiger

Trevanian

La Sanction

Shibumi

L'Expert

Incident à Twenty-Mile

Retrouvez l'ensemble de nos publications
sur www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14 rue du Regard
756006 Paris

© photo de couverture : Javarman / Shutterstock – conception graphique : Valérie Renaud